

Études littéraires africaines

À l'écoute des textes et des lieux

Maëline Le Lay



Number 55, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106467ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1106467ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Le Lay, M. (2023). À l'écoute des textes et des lieux. *Études littéraires africaines*, (55), 123–126. <https://doi.org/10.7202/1106467ar>

À PROPOS... DES ÉCOPOÉTIQUES AFRICAINES

À l'écoute des textes et des lieux

Dans son dernier essai, *Écopoétiques africaines*¹, Xavier Garnier démontre, une fois de plus, combien il est un lecteur généreux et stimulant, à la fois gourmand et marmiton hors-pair, associant saveurs littéraires et théoriques variées pour composer un mets inédit de littérature africaine infusée à l'écopoétique avec glaçage décolonial. Loin d'être fortuite, cette métaphore culinaire amusée s'accorde avec l'ossature même de son essai, qui est organisé en fonction des sens. Dès l'introduction, l'auteur annonce le menu : « de l'haptique à l'optique, puis de l'optique à l'auditif, les trois écopoétiques que nous présentons dans cet ouvrage ne s'opposent pas les unes aux autres. Elles sont les phases d'un même processus décolonial qui passe par l'expérience des lieux » (p. 18).

Déjouant l'attente du lecteur qui s'attend à trouver une analyse de thématiques écologiques dans les fictions traitées, c'est en fait dans la densité littéraire des textes, dans leur forme donc, que l'auteur s'emploie à mettre en exergue un caractère, mieux un potentiel, écopoétique. Et c'est bien là toute la force de cet ouvrage : celle de nous inviter à chausser des lunettes d'écopoéticien pour lire et relire des textes très divers de littérature africaine : du corpus « classique » négritudien à la littérature très contemporaine d'auteur-e-s du milieu afro-diasporique en passant par la littérature swahilie. Une lecture remarquablement fine des textes nous donne véritablement à entendre leur pouls, à sentir le grain des mots, pour mettre en lumière la manière dont l'écopoétique s'entend, se déploie, se ressent dans le corps même de l'écriture, dans le rythme de la phrase, dans le creux des images, dans l'écho des sonorités poétiques de la prose. Mentionnons à titre d'exemple la très belle analyse de la poésie du galet dans l'œuvre de Rabearivelo (p. 253).

L'essai décline donc un programme en trois temps écopoétiques : toucher les lieux, voir les hyper-lieux, entendre les hypo-lieux. Le premier nous ramène aux écrits européens portant sur l'Afrique et datant de la période coloniale (Jules Verne, Joseph Conrad, Karen Blixen) et aux premières réponses postcoloniales des écrivains africains (Paul Lomami-Tshibamba, René Maran). Pour ce faire, le concept de « morsure des lieux », inspiré par un texte de Michel Foucault (« Des espaces autres »), s'avère particulièrement fécond. À rebours de la dialectique interne à

¹ GARNIER (Xavier), *Écopoétiques africaines : une expérience décoloniale des lieux*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2022, 264 p.

l'exotisme, entre « abstraction pittoresque » (p. 26) et « vertige indifférenciant » (*id.*), que Xavier Garnier analyse dans le sillage de la réflexion de Pierre Halen, la confrontation physique, corporelle, des personnages avec les forces de la nature peuplant les lieux, mais aussi la manière dont les écosystèmes (forestiers / indigènes) tordent le cou à la cartographie coloniale, créent des effets de « morsure des lieux ». Dans cette éco-poétique « du Natal », l'emprunt du concept de solastalgie au philosophe australien Glenn Albrecht permet à Xavier Garnier de revisiter à nouveaux frais les conversations philosophiques du personnage de Samba Diallo avec ses comparses dans *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane. Relisant les récits initiatiques d'Amadou Hampâté Bâ (*Kaïdara*) et d'Euphrase Kezilahabi (*Nagona* et *Mzingile*), l'auteur souligne que ce sont « les rencontres qui font exister les lieux et non les lieux qui permettent les rencontres » (p. 58). Et il est intéressant de constater que cette loi se vérifie tant dans le récit initiatique que dans le roman à tonalité marxiste des années 1980, tel celui de Sembène Ousmane (*Ô Pays, mon beau peuple*) ou des romanciers de l'Ujamaa en Tanzanie (Shaaban Robert par exemple) ou dans le texte d'Adam Shafi Adam, *Les Girofliers de Zanzibar*, situé dans la période pré-révolutionnaire à Zanzibar : les échanges et débats d'idées ont pour vocation de faire exister les lieux pour construire les jeunes nations. Il s'agit notamment de re-penser les axes de circulations pour « habiter les réseaux » (p. 91). Le motif récurrent de la route et du rail dans la littérature africaine témoigne bien de ce nécessaire ancrage dans les lieux.

La cohérence de la seconde éco-poétique, « Voir les hyper-lieux », qui nous conduit des lieux afropolitains aux lieux des éblouissements chers à Joseph Tonda en passant par les lieux de la tradition orale, m'a paru moins évidente. Elle recèle néanmoins de saisissants passages de captation éco-poétique des fictions et des théories. Ainsi en est-il de l'analyse des lieux de Kossi Efoui selon la perspective photographique de son écriture, ou encore du pacte d'*entextualisation* théorisé par Karin Barber². Traduit en termes éco-poétiques, cet important apport théorique à la sempiternelle question de l'oralité et de la scripturalité en littérature africaine repense le processus du passage de l'oral à l'écrit en fonction de la situation dans un milieu et du « repiquage » (p. 145) dans un autre :

la question que l'approche éco-poétique pose à la tradition orale est de savoir s'il lui est nécessaire, pour exister en tant que tradition, de détacher l'énonciation traditionnelle du versant impermanent où elle se fonde dans la rumeur du milieu. La désolidarisation de ces deux faces de la performance orale est une condition nécessaire pour recueillir un texte, mais notre hypothèse est que cette perte de contact avec le milieu entre en tension avec ce qui se joue dans l'enceinte de la tradition, où la perfor-

² BARBER (Karin), *The Anthropology of Texts, Persons and Publics : Oral and Written Culture in Africa and Beyond*. Cambridge : Cambridge University Press, coll. New Departures in Anthropology, 2007, 276 p.

mance orale s'associe au fond sonore « écopoétique » qui la rattache au milieu pour ouvrir un espace événementiel (p. 144).

La dernière écopoétique s'attache enfin à montrer comment les auteurs cherchent à faire entendre les lieux menacés. À la lumière des concepts de Bruno Latour³ (*Face à Gaïa ; Où atterrir ?*), Xavier Garnier s'emploie, dans le chapitre intitulé « Résonance des disparus », à faire entendre ces lieux et ces êtres disparus ou assourdis en se mettant à l'écoute attentive des textes de Césaire, Tchicaya, Efoui et Sony. Enfin, arrimée au concept de « sémiose » de l'anthropologue Eduardo Kohn⁴ (*Comment pensent les forêts*), l'analyse de la forêt chez Rabearivelo, Bofane, Sony et Niangouna révèle que ce *topos* peut être envisagé comme un « complexe de signes multiples, non exclusivement symboliques mais aussi iconiques et indiciels, permettant d'élargir les perspectives anthropologiques au non-humain » (p. 242).

Et sur cette démonstration finale convaincante, la lectrice est menée vers une conclusion efficace, adossée au texte fondateur de l'écocritique, « Literature and Ecology : An Experiment in Ecocriticism » de William Rueckert⁵, dont le passage suivant subsume le projet de Xavier Garnier : « Ce qu'un poème dit est probablement toujours moins important que ce qu'il fait et comment – au sens profond – il est cohérent. Bien compris, les poèmes peuvent être étudiés comme modèle pour le flux d'énergie, la construction communautaire et les écosystèmes » (cité p. 255).

Il me semble néanmoins que la question des effets de la littérature, mise en exergue par W. Rueckert, apparaît parfois comme un point aveugle de la réflexion dans cet essai. En effet, lorsqu'il affirme que « l'Empire porte un regard géographique sur le monde » et que, par conséquent, « la résistance est écopoétique. Elle brandit l'expérience des lieux comme une arme efficace contre la colonialité » (p. 15), ne peut-on pas aller plus loin et imaginer, au-delà d'une polarité entre le fantasme littéraire exotisant de la période coloniale au sujet des lieux et l'expérience concrète des lieux qu'en ont les auteurs postcoloniaux, des *expériences poétiques* des lieux ? Une telle expérience serait peut-être ce que Pierre Schoentjes envisage, au niveau programmatique du moins, dans sa compréhension de « ce qui a lieu »⁶, expression renvoyant « à la fois à une topographie et à un événement » (p. 14). Autrement dit, il s'agirait alors d'être attentive à la

³ LATOUR (Bruno), *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris : La Découverte, 2015, 398 p. ; ID., *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. Paris : La Découverte, 2017, 155 p.

⁴ KOHN (Eduardo), *Comment pensent les forêts : vers une anthropologie au-delà de l'humain*. Trad. de l'anglais par Grégory Delaplace ; préface de Philippe Descola. Bruxelles : Zones sensibles, 2017, 334 p.

⁵ RUECKERT (William), « Literature and Ecology : An Experiment in Ecocriticism », *The Iowa Review*, vol. 9, n°1, hiver 1978, p. 71-86.

⁶ SCHOENTJES (Pierre), *Ce qui a lieu : essai d'écopoétique*. Marseille : Éditions Wild-project, coll. Tête nue, 2015, 295 p.

poésie qui surgit des lieux, qui jaillit lors d'un événement *in-situ* de défense et/ou de célébration d'un lieu, à l'instar, par exemple, du travail d'Emily McGiffin concernant la puissance poétique de la toponymie dans la littérature *xhosa*⁷ (voir p. 138), ou encore au numéro des *Cahiers de littérature orale* consacré aux « Éc(h)opoétiques »⁸.

En conclusion, si quelques passages fortement axés sur de puissantes métaphores – tel celui qui concerne les éblouissements, par exemple – m'ont donné l'impression de nous faire perdre un peu de vue la perspective écopoétique, il reste que l'une des premières vertus de cet essai est de nous inciter à l'écoute particulière qui est requise par l'écopoétique, et surtout de nous inviter à nous mêler à la stimulante conversation ouverte ici avec les auteur·e·s et les critiques.

Maëline LE LAY

Énergie combative

Sous le nouveau régime climatique de Gaïa, les discours de la catastrophe annoncent l'abolition du temps. Le présent est sans avenir, le futur prévisible, le passé préférable. L'idée d'Anthropocène⁹ repose sur la production d'un temps de l'urgence¹⁰, dans lequel l'action humaine devrait intervenir afin de prévenir la catastrophe dont elle est à l'origine. Elle nourrit l'hypothèse que la nature, comme entité indépendante, a été dépassée par le pouvoir techno-industriel de l'humanité. Et que seule l'humanité, devenue force tellurique, est en mesure de reconstruire la nature. Cette urgence de l'action implique un futur conservateur puisqu'elle vise à préserver les modes de production du présent, voire à les décupler pour développer la technologie (la géo-ingénierie) adéquate au sauvetage. Face au spectacle grandiose de sa propre puissance de destruction, l'*Homo*

⁷ MCGIFFIN (Emily), *Of Lands, Bones and Money : Toward a South African Ecopoetics*. Charlottesville : University of Virginia Press, 2019, 249 p.

⁸ BOURLET (Mélanie), LORIN (Marie), MORAND (Katell), éd., *Éc(h)opoétiques*. Paris : INALCO, 2020, 254 p. (= *Cahiers de Littérature orale*, n°87). En ligne : <https://journals.openedition.org/clo/8278> – c. 21-06-2023.

⁹ Nom attribué, à l'initiative du chimiste Paul Crutzen, à une nouvelle époque géologique, l'Anthropocène est une proposition stratigraphique encore en débat parmi la communauté scientifique.

¹⁰ « La société du risque est une société *de la catastrophe*. L'état d'exception menace d'y devenir un état normal », écrivait déjà Ulrich Beck en 1986 (*La Société du risque : sur la voie d'une autre modernité*. Trad. de l'allemand par Laure Bernardi. Paris : Flammarion, coll. Alto, 2003, 521 p. ; p. 43). En 2020, l'historien François Hartog, auteur du néologisme « présentisme », propose une prise en compte de l'Anthropocène en tant que nouveau régime d'historicité (*Chronos : l'Occident aux prises avec le Temps*. Paris : Gallimard, 2020, 344 p. ; p. 307).